

LES COMPÉTENCES SOCIALES EN EPS : FAUT-IL DIDACTISER LA FRATERNITÉ ?

Au-delà des intentions ambitieuses, ce sont sans doute les pratiques professionnelles, et donc la formation des enseignants qu'il convient d'interroger.



A propos de la citoyenneté à l'école, on parle beaucoup d'Égalité et c'est légitime. On parle aussi de Liberté, même si cette réflexion se décline plutôt en termes d'autonomie de l'élève. On ne parle jamais de Fraternité, sauf sur les frontons des établissements ! Or, comme toutes les finalités, il semble important d'interroger la façon dont on la conçoit et dont on la met en pratique, en particulier dans le contexte actuel de clivages, de méconnaissance de l'autre, de regards en

« chien de faïence », et son cortège de haines et de violence.

Regarder les réalités

Mais, avant de discuter de cette idée, je voudrais préciser qu'il ne s'agit pas ici de donner des leçons à ceux qui « font le métier ». Contrairement à ce qui est dit partout, l'école tient bon face aux communautarismes et aux difficultés sociales de toutes sortes dont l'origine est à chercher, non pas dans l'école sans cesse accusée, mais dans l'évolution de

la société même, de plus en plus clivée, de plus en plus injuste, de plus en plus inégalitaire. L'école, surtout dans les « quartiers », tient bon et fait le plus souvent un super boulot. Ceux qui disent le contraire ne vont sans doute pas souvent dans n'importe quel collège, de Vénissieux, de Marseille ou d'ailleurs. Mais cette école a une responsabilité particulière concernant la fraternité entre élèves. Elle est le lieu où tous sont accueillis et se côtoient pendant des années. Or, sans besoin d'observation scientifique, on peut dire que,

Illustration : R. Cannella

© Éditions EP&S 2015. Tous droits de reproduction et de représentation réservés. Reproduction interdite.

spécifiquement dans le secondaire, les élèves ne sont pas fraternels. C'est peu de le dire. Et en EPS, il existe des rapports de dépendance entre élèves, des interactions riches, complexes, mais incontournables : on travaille par équipes, par ateliers, on gère des problèmes de sécurité à plusieurs, on « se frotte », on se touche... Et en EPS, les prestations, réussies ou manquées, sont visibles et par là-même les différences sont chargées du « regard de l'autre ».

Questionner le quotidien de l'EPS

L'idée que je défends ici est que nous avons collectivement des progrès à faire en EPS en termes de compréhension et d'action sur les interactions entre élèves, notamment dans le secondaire. Lorsque je vais visiter mes étudiants ou jeunes enseignants, je constate que les termes de coopération, de socialisation sont toujours présents dans les discours, dans les projets d'établissement. Mais ces notions ne sont abordées que superficiellement, soumises à des clichés, à de fausses évidences sans être le plus souvent opérationnalisées.

La question du groupe

Le premier élément qui me vient à l'esprit concerne le réflexe qui consiste à procéder à des groupements par affinités pour répondre au manque de cohésion en classe. Réalisant que les élèves accordent une importance aux rapports entre les personnes (les enquêtes montrent la prédominance accordée par le collégien aux modes d'affiliation par rapport aux objectifs disciplinaires), le prof d'EPS débutant se réfugie dans cette stratégie. Bien sûr, ce n'est pas interdit, et c'est parfois souhaitable, à petites doses. Mais cela représente le « niveau 1 » des apprentissages relatifs à la Fraternité. Car l'affinité des élèves, dans le concret, est une affinité sélective qui se traduit par l'exclusion de celui qui est différent (celle qui n'est pas choisie ou celui qui est choisi en bout de processus, par défaut). Contrairement à une idée reçue, la cohésion dans un groupe de travail scolaire suppose des rôles différenciés car chaque tâche détermine des compétences, donc des rôles et des statuts vite repérés par les élèves. L'EPS possède des avantages à ce niveau, par la diversité des activités prises pour supports et la diversité des rôles sociaux (l'arbitrage, l'évaluation, la parade, le manager). L'enseignant expérimenté utilise ces différents rôles, il les institutionnalise, les valorise et induit alors une socialisation véritable, opérationnelle,

loin d'une affinité de surface ou d'un faux égalitarisme.

Les relations

Le deuxième élément qui me semble important concerne les « degrés de dépendance entre élèves ». Ainsi, le jeune enseignant d'EPS croit qu'il suffit de constituer des groupes pour que les élèves collaborent. Par exemple, en gymnastique, on répartit les élèves sur des ateliers pour qu'ils s'entraident, s'observent, se parent. Or le constat fréquent est qu'ils ne le font pas. Certes diviser la classe en petites entités multiplie les temps de pratique effective des élèves. Mais si l'on parle de socialisation, de collaboration, de compétences sociales, il faut en plus que les élèves "s'arrangent entre eux", qu'ils construisent un code commun, qu'ils se déterminent des rôles, etc. Pour y parvenir, la production de chacun doit dépendre de celle des autres. La collaboration effective, qui est sans doute le premier palier d'apprentissage de la fraternité, apparaît quand les élèves du groupe ont un projet commun. C'est-à-dire quand les conditions d'une dépendance véritable entre les membres sont remplies. Dans ce but, beaucoup d'enseignants chevronnés ne se gênent pas pour transformer des activités individuelles en productions collectives (la gymnastique devient de l'acrosport, les courses athlétiques deviennent des relais), à impliquer les élèves dans des co-évaluations. En effet, l'absence de rapports de dépendance entre les élèves cadennasse l'enseignant dans une justification uniquement morale de la collaboration.

La didactisation

Il apparaît enfin que cette question de la fraternité n'est pas didactisée. On juxtapose des finalités de socialisation à des mises en œuvre qui ne sont pas pensées en termes d'évaluation diagnostique, de niveaux de compétences. Par exemple, on envisage indistinctement sous cette finalité de socialisation « collaborer une séance avec son meilleur copain dans une activité de cirque » et « collaborer un cycle entier dans une équipe de basket-ball avec un élève du sexe opposé, d'une couleur de peau différente, issu d'un autre quartier ». En termes de compétences sociales, cela implique et mobilise des prérequis, des « niveaux » incomparables. Aussi différents que courir 50 m en franchissant 5 lattes posées au sol ou courir 110 m en franchissant 10 haies d'1,06 m !

Si l'on n'envisage pas les compétences sociales en termes de contenus

d'enseignement et de progression, on ne peut imaginer les faire construire. Le principal obstacle que rencontre l'enseignant débutant consiste à envisager séparément apprentissages disciplinaires et compétences sociales. Je défends depuis des années, la thèse selon laquelle l'activité de l'élève se traduit par l'intégration de différentes règles scolaires, les unes pour réaliser une tâche motrice en EPS (pour apprendre), les autres pour se répartir des rôles, s'entraider, faire quelque chose en commun (pour vivre et travailler ensemble). L'apprentissage de ces règles relève du sens que l'élève est capable de leur attribuer. Et ce processus d'attribution de sens est le même, quelles que soient les catégories de règles concernées. Le fait d'envisager séparément les compétences disciplinaires et sociales ne tient donc pas. D'abord, parce qu'il conduit à minorer les secondes par rapport aux premières, à ne les ressortir des tiroirs que dans les cas de comportements perturbateurs en classe. Ensuite, parce que, pour apprendre les unes, il faut progresser dans les autres, en donnant un sens global à la situation d'enseignement.



À propos de la Liberté, notre école a fait des progrès, il suffit de se rappeler le régime des internats d'il y a quelques décennies. Sur le plan de l'Égalité aussi, même si, on le sait bien, la massification de l'enseignement, n'a pas encore conduit à la démocratisation dont nous avons rêvé. Mais notre point faible, le trou noir, c'est la Fraternité. Oui, « la Fraternité en EPS » plus qu'ailleurs, la Fraternité qu'il faut prendre à bras-le-corps, qui n'est pas donnée à la naissance, qu'on apprend et qu'il faut appréhender comme un corpus de savoirs.

Didactiser la fraternité en EPS ? Certains ne manqueront pas de sursauter, tellement cette proposition semble incongrue alliant deux termes que d'aucuns considèrent inconciliables : le premier sur le versant de la technicité et de la rationalité, le second sur le plan des valeurs, certains diront des « bons sentiments ». Le problème avec les bons sentiments c'est que, lorsqu'ils ne se traduisent pas en actions, en phase avec ce qui est énoncé, ils aboutissent le plus souvent à l'opposé de ce qui est recherché. En l'espèce, la nécessaire incantation morale est insuffisante tant que l'enseignant ne fait pas la démonstration en acte d'une possible et réelle collaboration entre élèves.

Jacques Méard

MDC, Haute école pédagogique de Vaud, Lausanne (Suisse).

